

# Lacan Quotidien



N° 816 – Dimanche 3 février 2019 – 12 h 38 [GMT + 1] – [lacanquotidien.fr](http://lacanquotidien.fr)



## Un regard, en silence

EN AVANT

**L'éternel, le féminin et le semblant**

**(In)actualité brûlante, la chronique de Nathalie Georges-Lambrichs**

**Hommage à Germán García – Miquel Bassols, Vicente Palomera**

LECTURES

***Gaspard de la nuit* d'Élisabeth de Fontenay par Jeanne Joucla**

**Pourquoi lire Samuel Beckett, encore  
par Emmanuelle Chaminand Edelstein**



## L'éternel, le féminin et le semblant

### (In)actualité brûlante, la chronique de Nathalie Georges-Lambrichs

Lacan nous engage à ne pas nous fatiguer à articuler « la réalité du désir ». « C'est bien inutile, dit-il, parce que primordialement le désir et la réalité ont un rapport de texture sans coupure, ils n'ont donc pas besoin de couture, ils n'ont pas besoin d'être recousus ». Et il conclut : « Il n'y a pas plus de "réalité du désir" qu'il n'est juste de dire "l'envers de l'endroit" : il y a une seule et même étoffe qui a un envers et un endroit » (1).

En va-t-il de même lorsque cette étoffe est la toile dont use un artiste de génie pour donner naissance à des tableaux ? Il s'agit ici de ceux où Zurbarán a fait lui survivre jusqu'à nous des hommes et des femmes ou des jeunes filles, serviteurs et servantes de Dieu, saint.e.s et le plus souvent martyr.e.s du fait de leur conversion. Pour refaire le chemin le long duquel ces figures l'ont entraînée, Florence Delay (2), telle Ariane, dévide le fil de son écriture et nous invite à la suivre.



#### *L'angoisse court-circuitée par la levée d'une « illusion »*

Pour rencontrer Zurbarán elle n'avait pas attendu que sainte Lucie (convoyée par Sault jusqu'au Musée de Chartres) et sainte Agathe (Musée Fabre, Montpellier) fussent réunies pour une exposition au musée des Arts décoratifs à Paris, que Lacan signale aux auditeurs de son Séminaire sur l'angoisse le 6 mars 1963. Adolescente, visitant en famille le Musée de Séville, elle avait déjà aperçu sans la nommer telle, la schize de l'œil et du regard saisissant dans un temps second ce qu'elle n'avait pas vu dans un premier et qu'elle appelle « les attributs » des martyres, à savoir les instruments de leur supplice ; c'est que la beauté de leurs vêtements l'avait aveuglée, causant ce qu'elle rapporte à l'« illusion » de se trouver en présence d'un authentique défilé de mode avant l'heure. Ce n'est donc pas l'angoisse qui fut pour elle à ce rendez-vous, mais le plaisir, d'abord naïf, de découvrir des robes magnifiques, puis celui, plus grave, de l'illusion dissipée et enfin, la satisfaction de ne pas être quinaude, n'ayant pas eu, finalement, froid aux yeux.

Ce sont ces plaisirs qu'elle évoque et retrouve, décuplés, lorsqu'elle s'emploie à décrire et les toilettes, et les tortures avec un bonheur d'expression égal, ajustant à chaque détail des corps et de leurs atours, mais aussi des supplices et de leurs instruments, son mot, doublant ainsi le donné à voir des tableaux d'autant d'invisibles petits clous.

Par le talent de la conteuse, la description nous rapproche des martyrs et nous mêle à eux, dans la profondeur du jadis habilement rendue et soudain à portée de miroir (*cf.* p. 38) tombé hors leur temps dans le nôtre, en passant par trois scansion majeures de la vie de Zurbarán, enfance, force de l'âge, vieillesse, semées de trahisons, de travail forcé et d'humble pauvreté, dans l'ombre de Velasquez depuis que peintre.



### *Le primat de la vierge*

En scrutant le silence des tableaux, Florence Delay s'avance vers le mystère de la virginité, le refus du corps sexué, le tribut offert à la jouissance illimitée de Dieu, du Christ et des chœurs de la hiérarchie des anges par ces vierges pour sanction de leur foi et de leur amour sans prix pour le Christ des douleurs, comme Jeanne, la Jeanne que Florence Delay fut elle-même pour Bresson et ses fans, et qu'elle recroise ici par le truchement du hasard que Théophile Gautier définit si bien (p. 48).

Veut-elle, en nous introduisant dans la contemplation érudite des saintes, nous conduire jusqu'à l'indifférence à laquelle elle écrit que Zurbarán, qui montre peu de goût pour le spectacle des supplices, « tient, pour que triomphe la paix de l'âme sur la barbarie » (p. 55) ?

Mi-tombeau, mi consolation, la structure en abyme du livre se révèle lorsque, entre les deux sœurs, Agnès et Émérentienne, apparaît soudain « Maman », parée des « faux bijoux des grands soirs » – et l'on songe à De Gaulle, rappelant que Jeanne n'était qu'à « six vieillards mis bout à bout » de nous.

Alors les souvenirs s'enchaînent, jusqu'à ce qu'entre les toiles de Zurbarán et les tissus de Balenciaga le basque, qui puisa dans le premier une part de son inspiration, apparaisse le faufil d'une invisible couture, à laquelle Lorca, cité au début de l'ouvrage, donnait son point de départ.

*Martyrs de l'illusion, apostats du semblant*

Vêtir ceux qui sont nus reste un commandement praticable, Lacan le rappelle lorsqu'il évoque saint Martin. Mais il va plus loin quand il ne recule pas devant la question de savoir ce que le prochain, qui gîte au cœur de mon semblable, mon frère, me veut. Les saintes martyres, une par une, déclinent chacune sa réponse, chantée ou muette : plutôt mourir, plutôt la béatitude éternelle, plutôt mourir qu'assentir au compromis du sexe.

En nommant son projet Z/S (p. 78), – Zurbarán/Saintes – Florence Delay n'a certes pas cousu ensemble Z/S et S/Z, mais elle a tendu et bâti en hâte un autre voile sur son ouvrage, où s'esquissent les silhouettes de Sarrasine, martyr de l'illusion du travesti et de son modèle fatal, Zambinella.

La guenille du castrat supporte l'angoisse du questionnement sur la féminité fausse, qui en cacherait une vraie, par quelque malédiction condamnée à se dérober toujours. Aux yeux de celles ou ceux qui refusent d'entrer dans la ronde des semblants, les magnificences de la religion se trouvent rehaussées, et leurs fastes plus attirants encore quand ils tranchent sur le fond de l'assassinat crapuleux sur lequel se conclut le roman de Balzac, le mystère quoique profané demeurant sauf à ce prix.

1 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIV, « La logique du fantasme » (1966-1967), leçon 1, inédit.

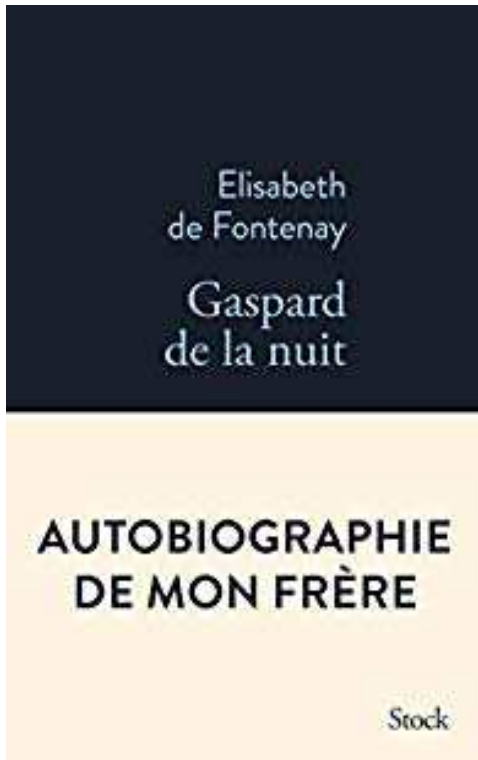
2 : Florence Delay, *Haute Couture*, Gallimard, Paris, 2019, 108 pages, 12 €.



# LECTURES

## *Gaspard de la nuit* d'Élisabeth de Fontenay

par Jeanne Joucla



Paraphrasant le titre du livre de Pierre Pachet – *Autobiographie de mon père* (1) – le livre d'Élisabeth de Fontenay – *Gaspard de la nuit, Autobiographie de mon frère* (2) – indique à quel point, non sans lien avec le vécu des deux auteurs sous l'Occupation, il s'avère parfois absolument vital de prendre la parole pour un autre qui, lui, n'a pu que se taire.

Dans *Gaspard de la nuit*, cet autre est enfermé « dans un désespérant silence », écrit sa sœur, de trois ans son aînée. Dans un va-et-vient constant entre histoire privée et prise de distance, entre souvenirs familiaux et réflexion philosophique, Élisabeth de Fontenay, tisse pour nous ce texte qui, dit-elle, sera dès lors sauvé « dans le clair-obscur des bibliothèques qui sont les seuls tombeaux d'où il arrive parfois qu'un lecteur vous fasse revenir » (3).

### *La nuit de Gaspard*

Le pseudonyme de « Gaspard », vient nommer ce frère jusqu'à l'avant-dernier chapitre, en écho au destin de Gaspard Hauser : « Priez pour le pauvre Gaspard », chantait Verlaine » ! (4) Ce prénom associé à la nuit évoque pour l'auteure « un soi qui n'a pas accédé à la condition de sujet, à la possibilité ordinaire et prodigieuse de dire *je* » (5).

Dans une famille où, pour bien des raisons – à la fois bourgeoises et tragiques – régnait le culte du secret, Élisabeth sait bien peu de choses sur ce pauvre Gaspard dont elle côtoie pourtant quotidiennement, jusqu'à l'adolescence, les étrangetés et cet « exil de la subjectivité et de la réciprocité » (6). Les dossiers médicaux trouvés au décès de leurs parents ne livreront pas grand chose.

Certes Gaspard enfant apprend, ou plutôt répète, reproduit ce que sa mère s'épuise à lui inculquer : bien se tenir à table, lire l'heure, la grammaire, le calcul : « Notre mère l'a, pour le meilleur et pour le pire, *mannequiné*, comme on le disait au XVIII<sup>ème</sup> siècle à propos des acteurs » (7), écrit Élisabeth de Fontenay, associant en écho à l'opposition de Gaspard devant les apprentissages, cette citation du *Neveu de Rameau* de Diderot : « Ou il n'y a personne ou l'on ne veut pas répondre. » (8)

En effet, la question qui la taraude c'est bien : « y-a-t-il quelqu'un ? » dans cet être à la fois si proche et si absent... De références mystiques – « la rose est sans pourquoi » – en références religieuses – « Heureux les pauvres en esprit » – ou philosophiques, avec Ernst Bloch et son « devenir un idiot intérieur », Élisabeth de Fontenay explore les possibilités de donner un sens à ce « quelqu'un » qui lui échappe.

Cette exploration par touches successives, Élisabeth de Fontenay l'admet, donne à son récit une forme disparate, quelque peu chaotique – non sans résonances avec le chaos de la vie de Gaspard. Philosophe, l'auteure réfère cette forme aux bigarrures de Diderot, cet assemblage de diversités. Ce pourrait être aussi le pointillisme en peinture, qui nécessite le recul pour apercevoir le tout.

### *Laissez-moi vivre !*

Cette phrase prononcée par Gaspard encore enfant, à table, laissa chacun stupéfait devant une voix qui ne s'était jamais fait entendre jusque-là, hormis à travers quelques marmonnements craintifs. Élisabeth de Fontenay interroge ce moment : « Je n'ai plus cessé de me dire que ce cri aurait dû être le commencement d'une véritable existence » (9).

Farouchement opposée aux tests et autres questionnaires et méthodes analogues destinés à classer, répertorier, enfermer les êtres négativement, elle fait référence plusieurs fois et avec gratitude « aux travaux des psychanalystes qui ont travaillé à la réhabilitation humaine des enfants psychotiques », notamment aux travaux de Maud Mannoni dont l'ouvrage *L'enfant arriéré et sa mère* paraît en 64, mais à partir duquel elle pressent que pour Gaspard, déjà jeune adulte, il est trop tard. La psychiatrie et les neuroleptiques auront raison de ce cri.

Et ce « trop tard » dans l'existence de Gaspard confronte sa sœur « à conjecturer, face à son hébétude actuelle, une interaction entre les gènes, les accidents de naissance, les aléas du milieu, les données des neurosciences et le travail inconscient : une dialectique secrète dont [elle sait] bien qu'elle est pour le moment illisible, mais dont [elle se dit] qu'un jour, ce devenir caché pourrait être déchiffré » (10). Une façon, dit-elle plus loin, de ne pas rendre les armes devant le dénuement de Gaspard.



### *Gaspard comme guide*

Élisabeth de Fontenay le dit dans des interviews, un frère comme Gaspard l'a empêchée de s'égarer. Philosophe reconnue, engagée, militante, professeure à la Sorbonne, sa vie et son œuvre tout entière sont infiltrées par l'existence jusque-là cachée de son frère « différent ».

Sans doute aurait-elle pu ou dû, dit-elle, s'adresser pour elle-même à un psychanalyste, aux fins de démêler ce qui entraine de culpabilité ou de responsabilité ou encore de dette dans le sentiment « d'avoir tout pris à son frère » ? Elle ne l'a pas fait. Elle choisit la philosophie et construit une œuvre qui explore les confins de l'humanité avec, comme dénominateur commun, la « question humaine » (11) : sa thèse, *Le silence des bêtes* (12) éclaire le silence de Gaspard qui éclaire l'exclusion des malades mentaux, qui éclaire d'autres stigmatisations voire exterminations, Élisabeth de Fontenay en sait quelque chose...

Sait-on jamais pourquoi on est captivé par un livre ? Ici, le titre – *Gaspard de la nuit* – m'a retenue avant même de connaître le propos, ou que j'en entende parler à la radio et bien avant de savoir que ce texte, devenu nécessaire à son auteure pour donner un statut et une histoire à son frère, soit consacré par le prix Femina Essai, fin 2018.

1 : Pachet P., *Autobiographie de mon père*, 1987, Le livre de Poche, 2012.

2 : De Fontenay É., *Gaspard de la nuit. Autobiographie de mon frère*, Paris, Stock, 2018.

3 : *Ibid.*, p. 133.

4 : Verlaine P., « Gaspard Hauser chante », *Sagesse*, III, IV in *Œuvres poétiques complètes*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de La Pléiade, 1972.

5 : De Fontenay É., *op. cit.*, p. 15.

6 : *Ibid.*, p. 19.

7 : *Ibid.*, p. 33.

8 : *Ibid.*, p. 35.

9 : *Op. cit.*, p. 38.

10 : *Ibid.*, p. 80.

11 : François E., *La question humaine*, Paris, Stock, 2000.

12 : De Fontenay É., *Le silence des bêtes. La philosophie, à l'épreuve de l'animalité*, Paris, Fayard, 1998.



---

# Pourquoi lire Samuel Beckett, encore

par **Emmanuelle Chaminand Edelstein**

« Oui, dans ma vie, puisqu'il faut l'appeler ainsi, il y eut trois choses, l'impossibilité de parler, l'impossibilité de me taire, et la solitude, physique bien sûr, avec ça je me suis débrouillé »

S. Beckett, « L'innommable » (1)

« Puis l'ainsi dit vide. L'ainsi mal dit. Ce champ étroit. Foisonnant d'ombres. Bien ainsi mal dit. Vide infesté d'ombres. Comment mieux plus mal ainsi mal dire ? »

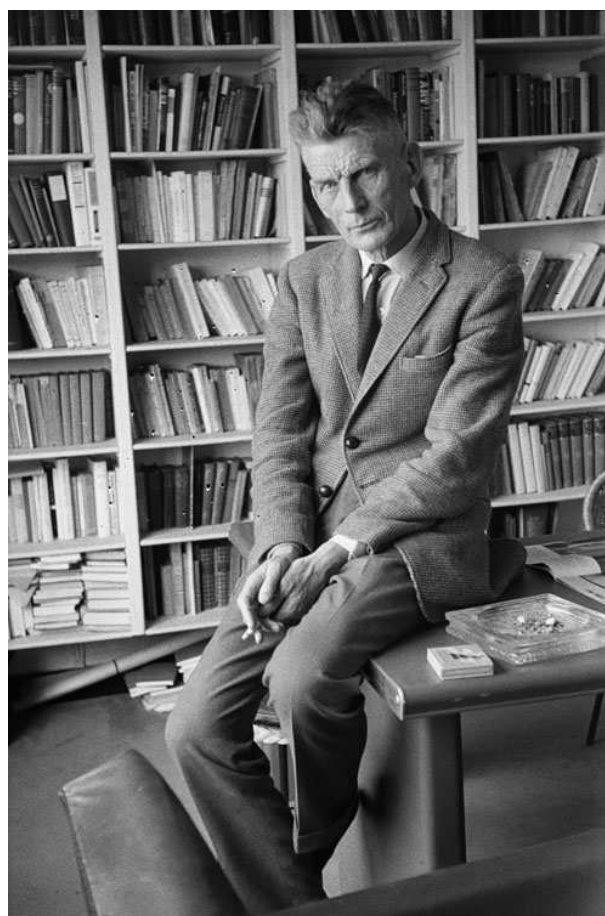
Beckett S., « Cap au pire » (2)

L'écriture relève-t-elle de la contingence ? du nécessaire ? Lacan nous indique qu'il y a un impossible pour chacun qui a trait à l'impossible du rapport sexuel. Pas de solution toute faite non plus quant au rapport que l'on entretient avec son sexe propre : la solitude est de mise pour tout sujet parlant. On peut saisir l'écriture comme réponse au trauma de la langue sur le corps. Face au hors-sens, l'écriture peut venir en lieu et place du trou opéré dans la chair, de la langue, des mots entendus ou laissés en suspens.

S'il est un auteur qui peut nous éclairer sur l'exil, la solitude et l'impact de la langue sur le corps, c'est bien Samuel Beckett. Né le 13 avril 1906 (3), il meurt le 22 décembre 1989, année de la chute du mur de Berlin dont il n'aura eu que l'annonce. Irlandais, polyglotte, professeur de Lettres, ami de Joyce, résistant, dramaturge, poète, romancier, amateur de peinture et de musique. Bientôt trente ans après sa disparition, pourquoi le lire, encore ?

*Beckett, analysant*

Jeune homme affligé de nombreux symptômes, inhibitions et angoisses, il se résout à consulter Bion, qui va l'intéresser à la psychanalyse durant deux ans. La lecture de sa correspondance révèle un gain thérapeutique significatif, en particulier en ce qui concerne son écriture (4). Ses *Lettres* (5) font état de ses doutes incessants, il commence, s'arrête de longues semaines, trouve son travail médiocre, mais il y revient toujours, quel que soit le prix de ses souffrances. Il semble que l'analyse ait allégé quelque chose dans ce domaine. Pour ce qui est de son corps, c'est une forme d'hypocondrie, parfois *cum* parfois *sine materia*, qui le laisse en plan, mais que son désir d'écrire surpasse. Avec son premier roman paru, *Murphy* (6), l'incroyable carrière de Beckett commence. Après quelques difficultés au début, elle ne s'arrêtera plus – romans, poésies, théâtre.





La lecture de la trilogie *Molloy* (7), *Malone meurt* (8), *L'innommable* (9) et d'une partie de ses lettres nous fait apercevoir comment corps et écriture se nouent (10) : en écrivant, Beckett trouve à loger l'inquiétante étrangeté de ses éprouvés corporels. L'invention de héros cyniques, apragmatiques parfois, souvent en duo, lui permet d'écrire sa propre souffrance, expérience d'un corps qui se déglingue, qui n'a jamais été tout à fait raccord. Dans *L'innommable*, il indique bien que son héros n'a pas d'âme, pas de nom, pas de corps, pas de mémoire non plus, ce qui donne au roman cet aspect déstabilisant d'éternel recommencement des questions et doutes, sans aucun point de capiton, aucune réponse. Le héros beckettien est un homme qui n'est pas né et qui donc ne meurt pas.

### *Beckett et la lettre*

Samuel Beckett entretient un rapport intime au hors-sens. Aurait-il eu cette intuition, cette conviction d'une forme d'incurable pour lui-même et ses congénères ? Instant de voir dans l'analyse ou bien plus tôt encore ? Ses héros témoignent de la répétition de gestes, de dialogues, qui ne les mènent nulle part. Les titres de ses livres sont formidables, ils percutent : *Pour finir encore* (11), *Cap au pire*, *Catastrophe* (12), *L'innommable*, *Pas moi* (13), *Mal vu mal dit* (14), *Fin de partie* (15), *Comédie* (16), *Souffle* (17), *Premier amour* (18)... Comment ne pas entendre : *Encore* (19), *...ou pire* (20), *Le moment de conclure* (21) ?

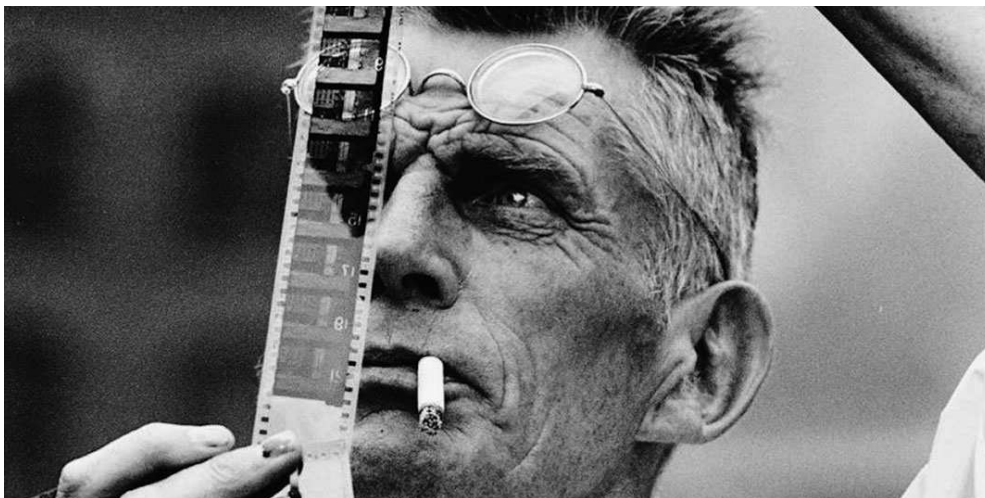
Lacan a écrit dans « Lituraterre » : « L'avouer ou, prononcé à l'ancienne, l'avoir dont Beckett fait balance au doit qui fait déchet de notre être, sauve l'honneur de la littérature, et me relève du privilège que je croirais tenir ma place. » (22) Le terme créé par Lacan de *poubelliciation* leur sied tous deux à ravir. Oui, Lacan indiquait que le destin de l'écriture était l'état de rebut, Beckett ne l'aurait pas contredit. N'est-ce pas ce point qui l'a fait écrire jusqu'au bout ? Ses héros sont loin d'être de parfaits *gentlemen*, ils sont atrophiés dans leur corps et enkystés dans la répétition. « Le langage se trouve soumis dans l'œuvre de Beckett aux mêmes effets de combinatoire et de dislocation que les mouvements du corps, à la même volonté d'épuiser ses possibilités. Or de la même façon que la répétition d'un geste conduit à une forme d'automatisation et de non-sens, la répétition continue d'un son ou d'une proposition (très courante dans les textes beckettien) mène à une dissolution du sens. » (23) Et s'il écrit, énormément, il aura aussi à cœur de mettre en scène ses pièces de théâtre. Chaque geste doit être précis et réalisé selon ce qu'il a en tête.

Certains de ses écrits sont âpres, crus, mais d'autres, ironiques, voire comiques, je dirais surtout poétiques, dans la dimension même de torsion du langage qu'il opère et qui nous engage davantage dans les sons et les signifiants que dans le sens. Si Beckett n'est pas le seul artiste à avoir épuré son écriture au fil du temps, il a eu, avant l'époque contemporaine des performances, un regard acéré sur la langue (prise entre les mots et les silences) et le corps (pris entre les actes et l'immobilité totale). Son implication forcenée dans la mise en scène de ses textes témoigne d'une forme d'assujettissement à ce nœud-là. Lire Beckett encore, y entendre sa voix, aussi bien dans les textes écrits que dans leur mise en scène.

Voici donc un grand écrivain, grand dramaturge qui ne renonça jamais à écrire comme il écrivait et pas comme il aurait été de bon ton d'écrire – selon sa mère ou selon les éditeurs « bon qu'à ça », écrire, dans sa langue et son style percutant, écrivant en français ou en anglais, traduisant beaucoup de ses propres textes. De nombreux auteurs ont travaillé sur la question de la voix, si présente dans l'œuvre beckettienne : voix entendue par ses héros

(*L'innommable*) ou voix off (*Pas moi*). Ivan Ruiz note : « l'écriture de Beckett soutient un questionnement sur l'énigme d'une voix s'imposant au sujet de façon réitérée, le tutoyant, dans des variations minimales mais égales. » (24) Nathalie Léger, dans son très beau livre *Les vies silencieuses de Samuel Beckett*, nous dépeint un homme pris dans « la tâche folle de trouver le silence non pas au bout de la parole mais dedans, au milieu des mots » et rappelle cette affirmation de l'écrivain, dans les années trente, de vouloir « forer des trous dans la langue » (25).

- 1 : Beckett S., « L'innommable », Les Éditions de Minuit, Paris, 1953/2004, p. 181.
- 2 : Beckett S., « Cap au pire », Les Éditions de Minuit, Paris, 1971, p. 31.
- 3 : Cinq ans, jour pour jour, après Lacan
- 4 : Cf. biographie écrite par James Knowlson, *Beckett*, trad. Française, éd. Solin, Actes Sud, 1999.
- 5 : Beckett S., « Lettres I -1929 à 1940 », Gallimard, 2014 ; Beckett S., « Les années Godot – Lettres II – 1941-1956 », Gallimard, 2015 ; Beckett S., « Lettres III - 1957-1965 », Gallimard, 2016.
- 6 : Beckett S., « Murphy », Les Éditions de Minuit, Paris, 1947/1953/2009.
- 7 : Beckett S., « Molloy », Les Éditions de Minuit, Paris, 1951/1982.
- 8 : Beckett S., « Malone meurt », Les Éditions de Minuit, Paris, 1951/1982
- 9 : Beckett S., « L'innommable », Les Éditions de Minuit, Paris, 1953/2004.
- 10 : Chaminand Edelstein E., « Corps et écriture chez Beckett », *Confluents* (revue de l'ACF Ile de France), n° 68, novembre 2017, p. 115-126.
- 11 : Beckett S., « Pour finir encore », 1970, in « Pour finir encore et autres foirades », Les Éditions de Minuit, Paris, 1976, 1991, 2001, 2004.
- 12 : Beckett S., « Catastrophe », in « Catastrophe et autres dramaticules – Cette fois, Solo, Berceuse, Impromptu d'Ohio, Quoi où », Les Éditions de Minuit, Paris, 1982.
- 13 : Beckett S., « Pas moi », Les Éditions de Minuit, 1963/1974 in « Oh les beaux jours –suivi de Pas moi »
- 14 : Beckett S., « Mal vu mal dit Les Éditions de Minuit, Paris, 1981.
- 15 : Beckett S., « Fin de partie », Les Éditions de Minuit, Paris, 1957.
- 16 : Beckett S., « Comédie » [1963], Les Éditions de Minuit, Paris, 1972 in « Comédie et actes divers – Va-et-vient, Cascando, Paroles et musique, Dis Joe, Actes sans paroles I et II, Film, Souffle. »
- 17 : Beckett S., « Souffle », Les Éditions de Minuit, Paris, 1972 in « Comédie et actes divers – Va-et-vient, Cascando, Paroles et musique, Dis Joe, Actes sans paroles I et II, Film, Souffle. »
- 18 : Beckett S., « Premier amour », Les Éditions de Minuit, Paris, 1970.
- 19 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, 1975.
- 20 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, ... *Ou pire*, Paris, Seuil, 2011.
- 21 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXV, « Le moment de conclure », inédit.
- 22 : Lacan J., « Lituraterre », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 11.
- 23 : Sfez G., « Bruce Nauman, Samuel Beckett – Le corps mis à l'épreuve de la répétition », in *Limit{e} Beckett 0*, Printemps 2010, p. 98.
- 24 : Ruiz I., « L'insertion de l'objet dans l'écriture », *La Cause freudienne*, n°72, 2009, p. 35.
- 25 : Léger N., « Les vies silencieuses de Samuel Beckett », Paris, Editions ALLIA, 2015, p. 76.



# Germán García, la Biblioteca

par Miquel Bassols

Me llaman de madrugada para darme la noticia. Con Germán muchas cosas, a veces las más importantes, ocurrían de madrugada. Después me escriben desde varios lugares para insistir en la noticia que ya me ha llegado, lacerante. Por favor, no me escriban más, ya me he enterado. Finalmente respondo por e-mail a uno de sus amigos, César Mazza, que me escribe desde Córdoba (Argentina): “Acaban de llamarme por teléfono para darme la triste noticia. Aquí son las dos de la madrugada y sé que esta noche no dormiré, como otras tantas noches de conversación incesante con Germán. Así que me tomo un whisky, como en las infinitas noches de Bocaccio —aquel resto infame de la izquierda-caviar barcelonesa en el que gastamos juntos tantas horas “de blableta”, yo vivía justo al lado— y lloro al saber que no podré ya volver a hablar con él. De momento no sé hacer nada más. Intento escribir algo, para seguir hablando con él... Un abrazo”. Y entonces escribo esto que sigue, para intentar hablar de él.

Lúcido conversador, nada conservador. Polémico es decir poco. Siempre excesivo —“punyent”, como decimos en catalán—, hasta agotar al interlocutor más paciente si había conseguido sostener la palabra con él hasta la madrugada. Agente provocador: de instituciones psicoanalíticas, de grupos literarios, de revistas, de bibliotecas inacabables, de sectas infames, de escuelas en proyecto, de escuelas disueltas por no haber estado a la altura del proyecto, de células subversivas tramando asaltos al poder de los impostores del saber, de descartes de barajas confundidas. Sí, “Descartes”, esta ha sido y será su apuesta final en el juego del significante que nos marca a todos. Sin cartas marcadas, sin embargo, porque Germán nunca jugaba en falso ni de farol, siempre con las cartas boca arriba. O lo tomas o lo dejas. Y era siempre difícil tomarlo en bloque.

La primera vez que lo conocí me dio un libro, un libro sobre retórica de la editorial Gredos, lo recuerdo con precisión. He escrito bien: “la primera vez que lo conocí”, porque lo conocí muchas veces más, sin llegar a conocerlo del todo cada vez. Germán era uno un día, otro el otro día —eso sin contar las noches— y uno no sabía a veces con cuál quedarse. La última vez que lo conocí, hace tan sólo unos meses, también me dio un libro, esta vez sobre filosofía del lenguaje. Era un buen libro, como todos los que, de una forma u otra, me dio a leer. Esta última vez fue en Buenos Aires, en un bar —dónde si no— en el que me citó para seguir la conversación. Él estaba siempre en Buenos Aires incluso cuando estaba en Barcelona, donde vivió unos cinco años que fueron para muchos de nosotros, barceloneses —todos de adopción—, fundamentales en nuestra formación, como psicoanalistas y como lectores. Porque Germán era un lector antes que psicoanalista. O mejor, era psicoanalista porque era primero un buen lector. Y por eso amaba a las librerías y a las bibliotecas (en mayúsculas y en minúsculas). Amaba a la Biblioteca Freudiana de Barcelona en primer lugar, la que había fundado su maestro Oscar Masotta. ¡Cuántas noches terminábamos con él en la única librería que quedaba abierta en Barcelona a altas horas de la noche! A él seguramente le

recordaba las innumerables librerías abiertas en Buenos Aires hasta bien entrada la madrugada. Pero Tuset Street no era Corrientes de madrugada. Y Germán se volvió un día de 1985 a Buenos Aires después de dejarnos a todo un grupo —sí, era un grupo que quería dejar de serlo— un lápiz a cada uno en aquel bar de Tuset como signo de una alianza: “como los siete anillos que Freud dejó a sus alumnos” — nos dijo con cierta ironía. Éramos algunos más de siete. Y de ahí siguió una transferencia de trabajo que fue a parar al Campo Freudiano gracias a él también. Y de ahí, vía Jacques-Alain Miller que le rindió ya un homenaje, hasta donde estamos hoy. De hecho, fue él quien una noche —otra— me dijo: “Ves a París a hablar con Miller, a ver qué podemos organizar aquí en Barcelona”. Y le hice caso, y eso cambió las cosas, sobre todo para mí.

Germán era la conversación incesante y era también los libros. Siempre y cada vez, la generosidad intelectual, sin confort posible. El libro que Germán te daba a leer era siempre un buen libro, —empezando, por supuesto, por los “Escritos” y los Seminarios de Lacan. Siempre era un buen libro porque para Germán no había buenos o malos libros, sino buenos o malos lectores. Siempre era un buen libro porque era él quien te lo daba a leer. Eso era la transferencia, recíproca porque él también leía lo que uno le daba a leer, si ese uno — no había tantos— merecía su confianza. Y nos dio muchos libros, a muchos, en muchos lugares de España. En realidad, nos dio una biblioteca entera. No es ninguna metáfora: la Biblioteca de la Escuela Lacaniana de Psicoanálisis en Barcelona contiene en sus estanterías buena parte de la biblioteca que él juntó en sus años barceloneses. La otra parte quedó distribuida entre sus amigos. A mí me tocó Macedonio Fernández, y se lo agradezco infinitamente. Por eso también, por Macedonio, me resulta seguramente inútil escribir ahora la semblanza de Germán García, su biografía inverosímil, su amplia bibliografía más inverosímil todavía. Otros lo intentarán mejor que yo. Tiempo habrá para escribir lo que Germán García inscribió del psicoanálisis en castellano. Sólo un recuerdo más.

Pocos días antes de su retorno a Buenos Aires, pasamos toda una noche redactando una entrevista que debía publicarse en “*L’Ane, le magazin freudien*”, la revista dirigida por Judith Miller. Era una entrevista que Jacques-Alain Miller le invitó hacer sabiendo que volvía a Buenos Aires, una entrevista que yo simulé hacerle y que en realidad se hacía él mismo charlando conmigo. “*Germán García, allés et retours*”, idas y vueltas. A las ocho de la mañana, una vez acabada la redacción, le dije ya agotado que me iba a dormir. —“¡Pero no, pibe! ¡Hay que mandarla a Miller por correo urgente para que salga en el próximo número de *l’Ane!*” Y ahí me fui, de buena mañana, a la oficina postal de San Gervasio para enviar por correo urgente —no, no existía todavía Internet— la entrevista que apareció, sí, publicada en un número de “*L’Ane, le magazin freudien*”. Hay que leerla.

Termino, con mi mayor estima y mi dolor, este testimonio bajo el golpe de la noticia: “El lector, diestro en ausencias...”

27 de diciembre de 2018 - 8:00 de la mañana

---

# Germán García

par Vicente Palomera

*Carta a Cesar Mazza.*

Una y media de la madrugada, día 27 de diciembre. Leo tu correo : ¡Germán ha fallecido! ... La muerte aparece como uno de esos torpedos que alcanzan el casco de un buque en la misma línea de flotación. Me empiezo a hundir en la pena, con la impotencia y la rabia. Acababa de decírselo a mi compañera, Rosalba y ella declara: « ¡Ha sido un año horrible que vuelve golpeándonos con la muerte del querido Germán! ».

Hace pocos días, había visto el video de la presentación de tu libro sobre Germán en el Centro Descartes y al oír a Alan Pauls hablando del « duro momento que estaba atravesando Germán » no supe a qué se refería. Llamé enseguida por teléfono a una colega de Buenos Aires quien me confirmó que había sufrido una crisis cardio-respiratoria. ¡Ironías de la vida! He conocido a poca gente con una generosidad intelectual mayor y con un corazón tan ávido por encontrarse con esa fraternidad de quienes compartían ese humor tan « Germabrowicziano » como yo le decía a él. Se mueren muchas cosas con su desaparición. Dudo que el psicoanálisis y el mundo de las letras en Argentina tengan aún alguna medida de lo que supone su desaparición. Estarás de acuerdo conmigo que se pierde esa *extimidad* que Germán supo encarnar en el país. Por mi parte, he de declarar que sin el encuentro con esa *extimidad* que, primero Oscar Masotta y luego Germán García supieron encarnar sería difícil que se hubiese fabricado ese destino que me llevó al psicoanálisis. Me despido ahora, estimado César, con mucha pena.



---

*Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur*

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6<sup>e</sup> – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6<sup>e</sup> – [navarinediteur@gmail.com](mailto:navarinediteur@gmail.com)

*Directrice, éditrice responsable* : Eve Miller-Rose ([eve.navarin@gmail.com](mailto:eve.navarin@gmail.com)).

*Rédactrice en chef* : Virginie Leblanc avec Pénélope Fay ([virginie.leblanc@gmail.com](mailto:virginie.leblanc@gmail.com) ,  
[faypenelope@gmail.com](mailto:faypenelope@gmail.com)).

*Éditorialistes* : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

*Maquettiste* : Luc Garcia.

*Relectures* : Anne-Charlotte Gauthier, Sylvie Goumet, Pascale Simonet.

*Électronicien* : Nicolas Rose.

*Secrétariat* : Nathalie Marchaison.

*Secrétaire générale* : Carole Dewambrechies-La Sagna.

*Comité exécutif* : Jacques-Alain Miller, président ; Virginie Leblanc ; Eve Miller-Rose.

**pour accéder au site [LacanQuotidien.fr](http://LacanQuotidien.fr) CLIQUEZ ICI**